

LA CRISE DE LA TRANSMISSION

Les déshérités

ou l'urgence de transmettre

de François-Xavier Bellamy, par Henri Duthu

Introduction et sommaire => [ICI](#)

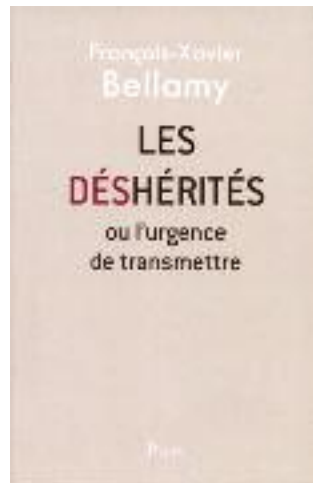
Première partie, chapitre 1/3

La *crise de la transmission*, selon François-Xavier BELLAMY, est le résultat d'une critique très profonde, dont la généalogie s'étend sur plusieurs siècles. Il a tenté d'isoler trois moments significatifs de cette *critique* après avoir fait deux remarques préalables :

– s'agissant de transmission, il va tenter de dégager des travaux qu'il a entrepris, une vérité fondamentale de la culture et de l'éducation ; et c'est à ce même niveau, que dans une seconde partie, il tentera de situer sa réponse.

– il faut comprendre que la généalogie qu'il ambitionne d'esquisser à partir d'un nombre limité d'auteurs ne peut être que très schématique.

Mais cette critique devrait lui permettre de confirmer ce qu'il appréhende en première analyse, que la *crise de la culture* – de l'éducation, de la famille, des autorités traditionnellement investies de la responsabilité de transmettre est le résultat d'un travail de sappe soutenu, durable et explicite. La position actuelle de l'école, et de l'autorité éducative en général, marque l'accomplissement d'une vision « mûrie depuis longtemps, et dont la trace est palpable chez ces trois auteurs majeurs de notre histoire : DESCARTES, ROUSSEAU et BOURDIEU. »



I/ DESCARTES

Pour lui, la transmission doit être refondée rationnellement

Descartes, muni de la méthode qu'il a mise au point dans le *Discours de la méthode* [publié en 1637], décide une fois pour toutes de faire le tri dans l'ensemble des opinions qu'il a « reçues en [sa] créance

Dans la première *Méditation*, il se propose d'user, pour opérer une sélection rigoureuse dans ses opinions, de l'outil que la tradition a baptisé '*doute hyperbolique*' : il s'agit de considérer comme faux tout ce dont il est au moins possible de douter, quelque improbable que soit ce doute. « Ainsi aurons-nous une chance d'évacuer définitivement les résidus de la transmission dont nous avons été victimes et de tout recommencer depuis le début, aussi bien que si nous n'avions jamais subi la

déformation de l'école. »

Le problème de « ses anciennes opinions », c'est précisément qu'elles ne sont pas les siennes ; en réalité, elles sont le dépôt des aléas de l'histoire et de la coutume, le résultat des hésitations et des turbulences de la culture. Les « fondements » sont donc à reprendre.

F. X. BELLAMY remarque au passage que, quoiqu'il s'en défende, ce n'est pas seulement sa propre « maison » que Descartes renverse ici mais bien le fondement théorique de la civilisation de son temps. Descartes inverse ici la perspective établie par Aristote : dans les *Politiques*, qui affirmait que, la droite raison étant partagée par tous les hommes, il y avait plus de chances, en cas de désaccord, que beaucoup d'hommes soient du côté du vrai plutôt que peu. Le collectif tend vers la vérité plus que l'individu isolé.

Le projet cartésien se veut individuel : je détruis en moi-même les sédiments de la tradition, pour les remplacer par l'œuvre ordonnée de la raison.

Le projet solitaire de Descartes ne comporte pas qu'une maison, il ébranle la cité tout entière ; la *res novæ* dans la connaissance, la révolution théorique, précède la révolution politique.

Si le seul savoir authentique est celui que l'individu construit par lui-même, le rôle de l'éducateur s'en trouve profondément renversé. Son travail ne sera pas de transmettre une connaissance mais, au contraire de proposer une méthode pour aider celui qui subit l'éducation à **conserver sa raison naturelle** afin de pouvoir, devenu adulte, réitérer l'expérience nécessairement solitaire de la fondation du savoir.

L'enseignant, comme tout éducateur ne saurait donc imposer aucun contenu de connaissance à l'enfant, mais seulement à lui enseigner le travail du doute

Le cartésianisme inaugure l'être de la *tabula rasa*. L'école idéale devait être le premier lieu de la déconstruction, conçue comme un gage de liberté dans la recherche de la vérité et comme la possibilité maintenue pour l'enfant d'être vraiment lui-même, de disposer de ses propres connaissances.

Tout seul. L'unique connaissance légitime est celle qui est construite et attestée par l'individu connaissant, « ajustée au niveau de [sa] raison »

Tout autre connaissance encombre, pollue, dévie

notre raison. Ainsi F. X. BELLAMY voit-il apparaître peu à peu la figure de l'homme cartésien, qui demeure sa figure de référence. Passé par la crise du doute qu'il a transformée en méthode, l'homme moderne a révoqué définitivement tout héritage. Les autres ne lui sont d'aucun secours, si ce n'est que pour l'exercer, l'entraîner, éprouver ses facultés.

Le cartésien accompli est celui qui aurait eu immédiatement, dès sa naissance, l'usage entier de ses facultés

Dans ce temps de faiblesse et de passivité critique, qu'est l'enfance, l'individu a subi l'influence massive de la culture, c'est-à-dire du contenu des savoirs qui lui ont été enseignés.

Ainsi l'homme moderne a trouvé son ennemi : la **transmission**, la tradition (qui vient du latin *tradere*, qui signifie « transmettre »). Il doit se délivrer de la culture pour revenir à la lumière naturelle de sa raison. Ainsi, libéré de toute autorité extérieure, il pourra devenir enfin l'**auteur de lui-même**.

Mais ne serait-il pas possible d'imaginer que la raison soit naturellement développée chez l'enfant ? C'est ROUSSEAU défendra cette idée, plus d'un siècle après DESCARTES, donnant ainsi un nouveau visage à la modernité.

LE CARTÉSIANISME
EST LE CHEMIN À SUIVRE
POUR DEVENIR SON PROPRE AUTEUR !